



L'ANTECHRIST

JOURNAL POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE

Rédacteur en chef : PIERRE LAGARGUILLE.

S'adresser chez BALLAY, rue Tupin, 34.

LYON, 21 Octobre 1870.

BULLETIN

Nous insistons sur l'opinion que nous avons émise la semaine dernière, au sujet de l'arrivée à Lyon d'une armée prussienne quelconque.

Si l'on a pu concevoir des craintes à ce sujet, dès le début, elles n'ont plus aucune raison d'être.

Nos ennemis ont dû faire ce petit raisonnement bien simple :

Si Paris résiste, à quoi leur servirait l'occupation de Lyon ?

Et si Paris succombe, que pourraient-ils désirer de plus ?

De Paris, ils dicteraient leurs conditions à toute la France et nous imposerait leurs volontés sans qu'il fut possible de nous y soustraire.

Il n'y a plus d'autre alternative. Abandonnons vite nos travaux inutiles de défense et courons au secours de Paris. Qu'on nous donne des armes et de la poudre ; que tous ces canons qui hérissent nos forts s'ébranlent et marchent au combat.

Non, les prussiens ne viendront pas à Lyon ; disséminer leurs forces, s'éloigner ainsi de leur base d'opération et du but unique qu'il leur importe d'atteindre, serait contraire à leur tactique habituelle qui consiste à agir par grandes masses concentrées.

Les pointes qu'ils font contre Tours et Boulogne sont des reconnaissances aventureuses pour se ravitailler, inquiéter le pays et détourner notre attention. Ne nous laissons pas prendre à ces ruses. La clé de la situation est à Paris. C'est là qu'il faut rouler comme une avalanche toutes les forces de la France et frapper un grand coup.

Paris libre, c'est la victoire complète et définitive ; c'est la France sauvée.

Ne perdons pas une minute. Qu'on arme tous les hommes valides, mariés ou non, jeunes ou vieux ; qu'ils se nomment des chefs, qu'ils s'organisent eux-mêmes et qu'ils partent de suite, sans quoi nous n'en finirons pas.

Il y a déjà un mois, un siècle ! que Paris est investi, qu'il n'a pas de nouvelles et qu'il interroge en vain, cent fois par jour, tous les points de son horizon. Le laisserons-nous longtemps encore dans cette situation pénible ?

A-t-on songé à l'anxiété de cette population immense qui espère, qui attend, et qui attend et espère encore,

ignorant ce qui se passe hors de l'enceinte qui l'étreint ; en proie à toute l'activité, à toutes les déceptions d'une imagination surexcitée, à toutes les fiévreuses impatiences de l'inconnu ?

La province sait que Paris peut tenir encore longtemps et qu'il tiendra, mais lui ne sait rien de ce qui se fait en province. Il doit se demander, à chaque minute, si le peuple a compris toute la gravité de la situation et s'il apporte au salut de la patrie toute l'ardeur, tout l'enthousiasme nécessaire. Il doit se demander, à chaque minute, si les hommes qu'il a chargés de réveiller la France de sa léthargie, de lui sonner la fanfare de guerre, de l'enflammer de patriotisme, sont bien à la hauteur de leur mission !

Alors, ils nous envoient Gambetta !...

Et Gambetta s'immobilise à Tours, au lieu de parcourir toutes les grandes villes et d'y ranimer le feu sacré qui semble s'éteindre.

Allons, secouez cette torpeur. Ce n'est pas avec des proclamations éloquentes, avec des décrets et des affiches oubliés le lendemain, qu'on gouverne une nation et qu'on lève des armées. Il faut courir, voir, toucher, faire soi-même.

Rien n'est plus facile que de donner des ordres et rien n'est plus difficile de les faire exécuter.

Prenez-y garde, citoyens qui avez accepté le pouvoir dans cette crise suprême, d'où dépend non-seulement l'avenir de notre pays mais encore celui du monde entier et de la civilisation, prenez-y garde ! une terrible responsabilité pèse sur vous, et il nous semble que vous n'en comprenez ni la grandeur, ni les difficultés, ni les écueils.

Il faut, entendez-vous bien ? il faut que vous sauviez la France, la France républicaine, ou qu'elle périsse tout entière ! *Impavidum!*

Si vous n'êtes pas capables de cet héroïsme, si vous n'êtes que des nains impuissants descendez bien vite de ce piédestal. Il en est temps encore aujourd'hui. Demain il sera peut-être trop tard....

Si dans huit jours il n'est pas parti de Lyon deux cent mille combattants au secours de la capitale, vous serez jugés en dernier ressort.

PIERRE LAGARGUILLE.

Nous invitons tous nos amis de la démocratie à donner leurs concours à l'œuvre que nous avons entreprise en nous adressant les renseigne-

ments, les avis et les plaintes qu'il serait utile de livrer à la publicité, dans l'intérêt de la défense nationale et du maintien de la République. Nous accueillerons avec empressement toutes réclamations légitimes et nous les appuierons avec toute l'énergie dont nous sommes capables.

Nous adressons également un appel fraternel à tous nos confrères du Journalisme qui pourraient nous envoyer des articles sur les questions d'actualité. Lorsque ces articles seront jugés, par notre Comité de rédaction, dignes de l'insertion ils participeront aux bénéfices du Journal, s'il y a lieu, au prorata de leur importance.

C'est une tribune que nous ouvrons aux Jeunes, surtout.

Qu'ils viennent donc à nous sans arrière pensée et sans défiance.

Il faut qu'aucune force ne reste improductive.

Jamais notre pays n'eut autant besoin de toutes les intelligences, de tous les dévouements de ses enfants.

MANIFESTE DU COMTE DE CHAMBORD

A LA FRANCE

Nous Henri de Bourbon, cinquième du nom, par la grâce de Dieu et de nos aïeux, roi de France et de Navarre, à tous mes serviteurs félois et sujets infidèles signifiions ce qui suit :

Français !

Au siècle dernier, au mépris du droit divin et de l'infailibilité royale décrétée par mon grand-père Louis XV, vous avez osé démantibuler le trône sacré de vos souverains, et envoyer paître, loin du territoire qu'ils tenaient de Dieu même les descendants de leur noble race.

Vous avez attenté à l'inviolabilité du clergé en supprimant les privilèges dont il jouissait à vos dépens, en dévastant les monastères meublés à vos frais ; et en donnant

un ouvrage de lingerie que le froid, la fatigue ou l'obscurité — les trois causes réunies, peut-être —, l'ont forcée d'interrompre, on la prendrait pour la personnification de la souffrance et du découragement, — tableau digne du cadre, — car rien n'est plus triste à voir que le réduit habité par la jeune ouvrière.

C'est le dénuement sordide, le vernis fangeux qui caractérise les chambres à la semaine de certaines maisons meublées de Paris. — C'est la superposition d'un nombre indéfini de couches crasseuses et puantes, laissées par les misères ignobles et les détresses en haillons qui se succèdent dans ces taudis.

Pris dans un grenier et séparé des autres par des planches mal jointes qui laissent passer un air glacial et permettent à chaque locataire de regarder chez son voisin, celui de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois est moins qu'aucun autre digne du nom de chambre dont l'honneur pompeusement sa propriétaire.

Le plancher est disloqué, le papier qui recouvrait les cloisons, de couleur indistincte, maculé de taches, tombe par lambeaux.

Des bandes de calicot convergent sur les vitres fêlées de la lucarne qui domine le toit.

Dans un angle, un grabat sans rideau recouvert de loques cousues ensemble, affectant toutes les formes et toutes les

FEUILLETON DE L'ANTECHRIST

LA

POLICE DE M. PIÉTRI

Par Evah STERNE

C'est un soir d'hiver, il y a de cela sept ans, l'atmosphère de Paris est humide et froide. Un mince verglas court sur les pavés ; le givre blanchit les toits, les reliefs des boiseries, des sculptures et trace sur les vitrines de fantasques dessins. La nuit s'annonce triste, — triste pour qui n'a pas de pain ! — Pour les heureux de ce monde, au contraire, c'est l'heure des joies folles et des plaisirs bruyants, des recherches sensuelles et des raffinements voluptueux.

C'est l'heure où la petite maîtresse parfume ses membres délicats, poudra d'albâtre ses épaules, sa gorge, ses bras ;

tresse ses cheveux, noircit ses sourcils, carmine ses lèvres et indique à l'aide d'un pinceau azuré la place de ses veines.

L'heure où des flots de velours, de dentelles, d'or et de diamants, sortent des cartons, se groupent en élégantes toilettes et se disposent à affronter les feux de la rampe ou du salon.

L'heure où la femme du monde abandonne les chaudes tentures, les tapis d'hermine, le demi-jour et la chaise longue du boudoir, pour se confier au coupé discret et capitonné qui l'emporte où on l'attend.

L'heure des soupers épicuriens, des préludes harmonieux et des intrigues galantes.

L'heure enfin où tout est vie, animation, fête dans le palais ; où tout est souffrance, désespoir, mort dans la mansarde ; où le financier conduit au bal ses filles richement parées ; où l'ouvrier conduit à l'hôpital ou au cimetière celui de ses enfants qui s'est laissé vaincre par la fatigue et les privations.

A cette heure aux fortunes si diverses, au dernier étage d'une maison meublée de la rue Saint-Germain, une jeune fille seule, sans feu, sans lumière, semblait attendre, immobile et résignée, que quelques degrés d'un froid plus rigoureux vinssent mettre un terme à sa misère.

A la voir ainsi affaissée sur son siège, la tête inerte penchée sur l'épaule, les mains sur ses genoux tenant encore

la volée à une multitude d'oiseaux qui s'engraissaient de vos peines et chantaient des cantiques pour la rémission de vos péchés.

Vous avez attenté aux prérogatives de la noblesse en lui refusant dimes et honneurs, en traitant ses membres comme le premier venu d'entre nous et surtout en démarrant les meurtrières, crénaux et machicoulis de ses châteaux forts qui lui étaient nécessaires pour vous maintenir en respect, et vous garder du crime d'insubordination.

Vous avez édité l'autorité de la conscience, un sacrilège, Le droit du peuple, une bêtise, — la liberté du citoyen, une plaisanterie, car il n'y a d'autre autorité, liberté ou droit, que les nôtres et ceux qu'il nous plaît d'octroyer au clergé et à la noblesse sur les vilains, les mécréants et leurs femmes.

Pour mettre le comble à vos forfaits, vous avez mordu au fruit défendu de la science; et le troupeau si facilement tondue par mes ancêtres, est devenu un peuple d'avocats aussi difficiles à brider qu'une nuée de sauterelles.

Mais l'ère des présomptions et des révoltes est passée, la providence aussi bien qu'un pédagogue sait châtier les rebelles; et sa main s'appesantit aujourd'hui sur vous avec toute la dureté des calus qu'elle a gagnés en jouant du martinet.

Français! il est temps de la fléchir si mieux vous n'aimez être hachés comme chair à pâté par sa majesté Brise-tout; et envoyé en boulettes aux autres peuples de l'Europe pour leur servir d'exemple. Extrémité terrible, qui vous attend cependant, si vous ne venez à récipiscence et ne réparez vos fautes, en replaçant, avec toutes les précautions, les pompes et solennités désirables, sur le trône de ses pères le dernier de leur rejeton, votre seul et légitime souverain, moi Henri cinquième du nom!

A cet effet, je vous autorise à m'envoyer de suite dix notables de chaque ville, chargés de m'exprimer votre repentir, vos vœux, et surtout, de m'apporter vos présents. Ces notables me serviront d'escorte pour rentrer ainsi qu'il me convient dans ma bonne ville de Paris; de plus, j'accorderai à dix d'entr'eux l'honneur de s'atteler à mon char et de le conduire triomphalement.

Aussitôt remis en équilibre sur le trône, je m'empres-serai de traiter avec mon père de Prusse. Je lui accorderai, *primo*, tout ce qu'il me demandera; à condition par lui de me continuer la protection qu'il a jadis accordée à mon grand oncle. Ensuite, à l'abri de ses aiguilles, je procéderai aux réformes intérieures suivantes, afin d'assurer en toute sécurité la succession du trône aux descendants que je n'ai pas.

D'abord, je pratiquerai sur mon ennemie vaincue la *Démocratie* une opération radicale; et la mettrai pour toujours dans l'impossibilité de produire quoique ce soit et de me jouer aucun tour.

Ensuite je rétablirai ce bon vieux régime de la féodalité dont mes ancêtres se sont si bien trouvés. Je relèverai l'autel et le pape en même temps, car tous deux sont indispensables au bonheur des rois. J'imposerai la foi; dussé-je employer les moyens qui réussirent à mon grand-père Louis XIV. Je ferai renaître le temps des miracles et leur autorité. J'accorderai une large protection aux jésuites, vos maîtres et les miens. J'élaborerai de concert avec eux, édits, bulles, encycliques, qui remplaceront les décisions du corps législatif supprimé.

Je rétablirai les trois ordres de l'état, clergé, noblesse et tiers. — Je partagerai le territoire entre les deux premiers, ne m'en réservant que la meilleure partie. — De plus je rendrai au clergé ses riches prébendes, ses nombreux bénéfices et ses somptueuses abbayes. — Aux nobles je rendrai avec tous leurs biens seigneuriaux leurs privi-

lèges, prérogatives, charges et vassaux. — Au tiers-état je rendrai... les humiliations et les mépris auxquels il a droit en sa qualité de roturier; avec licence de rendre le tout à ses inférieurs, serfs et manants. — Je rétablirai en faveur des abbés, évêques et seigneurs, le droit d'ainesse, le droit de vie et de mort sur leurs vassaux qu'ils pourront pendre haut et court, le droit de juridiction, d'inquisition, réquisition, dime, gabelle, corvée, de baillage, abbattage, fermage, cuissage et tous autres droits et prérogatives des nobles et des prêtres.

Enfin, je relèverai la Bastille, rempart de la royauté, et ferai refluer les beaux jours des lettres de cachets. — Je rendrai à Versailles ses splendeurs, son peuple de courtisans et courtisanes, titrés et panachés. — Je ferai sonner le couvre feu afin que les galants de robe ou d'épée puissent à leur aise courir le guillemot, violer les filles, séduire les femmes, et rosser les manants.

Cependant que la plèbe ne s'effraie pas, ma sollicitude s'étendra jusqu'à elle. — Un jurisconsulte fameux, de Bois-Guilbert, nous a appris qu'elle est notre vache à lait et que nous devons la pressurer mais non pas l'étrangler.

Ainsi ferons nous avec la grâce du Père, du Fils et du St-Esprit, ainsi soit-il.

Je signe le fils de mes pères,

HENRI V.

Pour copie conforme :

PANDORE.

La date de notre Ere républicaine inscrite en tête du n° 1 de l'Antechrist contient une erreur de cinq jours. Le 15 octobre de l'Ere vulgaire correspond au 24 vendémiaire, et non pas au 29 comme nous l'avions cru d'après un petit journal de Lyon dont nous n'avions pas contrôlé l'exactitude. Mais le plus simple examen a suffi pour nous faire connaître cette erreur; car le premier jour du calendrier républicain étant invariablement fixé au 22 septembre jour de l'équinoxe d'automne, et ses douze mois étant uniformément composés de trente jours, rien n'est aussi facile que de le construire soi-même.

Ainsi, vendémiaire, premier mois de l'année républicaine, ayant commencé le 22 septembre dernier, il a fini le 21 octobre courant; et brumaire, le second, commence aujourd'hui même, 22 octobre, pour finir le 20 novembre prochain, et ainsi de suite. En sorte que le 30 fructidor qui sera le dernier jour du dernier mois de l'an 79, concordera avec le 16 septembre 1871, et les cinq jours complémentaires consacrés à la vertu, au génie, au travail, à l'opinion et aux récompenses, avec les 17, 18, 19, 20 et 21 septembre de ladite année.

AU PIED DU MUR

L'HOMME DE WILLENSHOHE

Néron avait brûlé Rome.

Louis Bonaparte a fait plus grand que cela!

Il a brûlé la France entière.

Car on ne peut plus en douter, tout ce qui nous arrive a été voulu, préparé et exécuté par lui.

Nous allons en donner des preuves qui porteront la conviction dans les esprits les plus rebelles.

Cette vérité est déjà généralement admise. Le peuple a compris d'instinct qu'il avait été trahi. Mais cela ne suffit

dans le corridor et quelques coups frappés à sa porte la firent tressaillir brusquement.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix craintive.

— N'ayez pas peur, petite sauvage; c'est moi! dit en entrant une femme aux allures familières et cauteleuses.

— Bonjour, madame Gorgone, répondit alors la jeune fille avec empressement et en faisant un effort pour se lever.

La Gorgone était un surnom donné à M^{me}, ou plutôt à M^{lle} Sylvie Blavet, maîtresse de maison garnie par un de ses locataires étudiant en peinture; en raison de la grosseur de ses cheveux qui se hérissaient comme des serpents autour de son visage osseux et blafard.

Le nom d'ailleurs, paraissait si bien fait pour la personne qu'il lui était resté.

Les voisins et les locataires de Sylvie Blavet ignorant son véritable nom, l'appelaient généreusement La Gorgone.

— Bonsoir M^{lle} Hélène répondit-elle, en posant sur la table un chandelier de faïence surmonté d'une lampe en verre et en s'asseyant sans façon.

— Hé bien! poursuivit-elle, d'une voix que l'habitude d'un diapason élevé avait rendu triviale, avons nous travaillé aujourd'hui? et paierons nous notre chambre cette semaine?

Hélène essuya son visage humide et répondit en montrant son ouvrage :

J'ai eu si froid aujourd'hui, qu'il m'a été impossible de

pas. Il est nécessaire de bien connaître les causes de cette trahison et les moyens employés.

On sait que cet homme avait les yeux d'une laideur repoussante. Son regard était fauve et sinistre. Il y avait chez lui du tigre et de la chouette. Il aimait le sang et la nuit.

Assemblage bizarre! Car les meurtriers vulgaires redoutent et fuient les ombres peuplées de fantômes vengeurs.

Lui, il ne connut jamais le remords; et nous sommes convaincu qu'en ce moment même, tandis que la France est déchirée jusqu'aux entrailles, il se promène dans le parc de Willenshohe et digère en fumant son cigare avec la plus entière satisfaction.

Je n'ai jamais lu sans tressaillir le récit des fêtes qu'il donnait à Compiègne à ses catégories d'invités. Ses courtisans, les misérables! qui ne comprenaient pas la honte d'être parqués comme des bêtes et désignés par un numéro!

Il se passait là des choses atroces.

Dans un étroit espace planté de fourrés symétriques et où grouillaient quinze à vingt mille pièces de gibier, l'homme du 2 décembre et ses *mignons* s'ébattaient pendant deux heures à des égorgements indicibles.

On y allait froidement d'abord. Mais bientôt, enivré par la vue et l'odeur du sang, on y apportait de la frénésie. On tuait, tuait, tuait!

Traqués et rabattus par une meute de piqueurs, ces pauvres animaux affolés se jetaient par centaines sous les coups de ces bourreaux.

Le lendemain, la ville et la cour applaudissaient. Des reporters rendaient un compte minutieux et pompeux de ces dégoûtantes prouesses; ils ne tarissaient pas d'éloges sur l'adresse, le sangfroid, le plaisir de l'empereur; et Paris tout Paris, comme on disait alors, s'arrachait les journaux agréables qui donnaient le plus de détails.

C'est vers cette époque que florissaient dans les cafés, concerts et jusque sur nos plus grands théâtres la *Femme à barbe* et le *Pied qui r'mue*, et qu'on dévorait dans le *Petit Journal* tiré à trois cent mille exemplaires le feuilleton de Rocambole!

La littérature se mettait au diapason des hauts faits de l'Empire.

Aussi, c'est pitié que d'entendre aujourd'hui chanter la *Marseillaise* par les crevés qui ont applaudi Thérèse! Ils manquent de souffle.

Cet homme, l'homme de Willenshohe, est donc *terrore* froidement, *bête* sans en avoir conscience.

Mais c'est son *moulin* qui défaut.

Son vice dominant, c'est un incommensurable sentiment d'égoïsme personnel.

Il y a chez lui un besoin immense d'être admiré, d'être vanté, et même — c'est à ne pas y croire — d'être aimé!

Où, d'être aimé!

On le savait bien autour de lui.

Pour arriver au pouvoir et obtenir toutes les faveurs, il suffisait de manifester de l'estime et de l'attachement pour sa personne.

L'aveu est échappé à Emile Ollivier, dans son livre : *Le 19 janvier*.

« L'empereur est l'homme le plus accessible du monde », dit-il, pourvu qu'on ait pour sa personne des égards et de la considération. »

Aussi, voyez comme il était magnifique envers ceux qui savaient toucher la corde sensible! Comme il les a gorgés d'honneurs et de richesses!

Par contre, il ressentait vivement les contradictions et les injures, et il en conservait au plus profond du cœur une rancune sourde dont il tirait tôt ou tard une vengeance indirecte mais sûre et terrible.

Vous allez voir :

On se rappelle qu'après les demi-succès remportés en Chine, en Italie et en Crimée, il demanda à la chambre, pour Cousin Montauban, le commandement en chef de cette dernière expédition, une dotation annuelle et perpétuelle de cinquante mille francs. C'était le rétablissement des majors abolis en 1830, une iniquité condamnée.

tenir mon aiguille.

— Je le crois mon enfant; reprit la Gorgone, mais vous devez comprendre que si j'entrais dans ces considérations je ne paierais pas souvent mon loyer.

Hélène jeta autour d'elle un regard furtif que la Gorgone comprit car elle poursuivait.

— Oh! c'est inutile de chercher, vous m'avez donné votre dernière robe il y a quinze jours pour me payer ma semaine d'avance; donc vous m'en devez une entière et il ne vous reste que ce que vous avez sur le dos.

Hélène baissa la tête et se mit à sangloter.

— Voyons, ne vous lamentez pas, dit la Gorgone en adoucissant sa voix, ça m'écoeure et puis ça ne mettra pas un *picaillon* dans votre poche ni dans la mienne.

— Oh! Madame! si vous saviez ce que je souffre! murmura Hélène.

— Je crois bien que je le sais — d'abord vous vivez depuis deux jours avec une miche de deux sous; depuis huit au moins, vous n'avez pas fait de feu; et enfin ce soir, l'épicière, à qui vous devez 5 francs, vous a refusé net une bougie pour veiller; mais tout ça c'est votre faute... tandis que si je ne suis pas payée c'est pas la mienne.

(Le suite au prochain numéro.)

nuances; au pied quelques chevilles branlent dans le mur qu'elles ont dégradé.

À côté, une commode disjointe et boiteuse supporte une cuvette échancrée et un pot-à-eau.

Une table estropiée, deux chaises recouvertes d'une étoffe incolore et lézardée qui laisse passer des débris de bourre.

Sur la cheminée, le cadre en bois d'une vieille pendule d'Allemagne; une bouteille dont le goulot plein de suif atteste qu'il a rempli les fonctions de chandelier. — Une casserole sans manche, une assiette en faïence à fleurs bleues, un bol, une cuillère en fer et un verre. Dans l'intérieur de la cheminée, un réchaud en terre sans aucune trace de feu.

Cette pièce est humide, glaciale; elle exhale une odeur fétide indéfinissable, particulière à ces habitations et causée sans doute par les atmosphères nauséabondes, multiples et *sui généris* laissées par chaque habitant.

Eclairée, elle eût été infecte, sombre elle était sinistre! — Et pourtant une femme était là, jeune et belle, si la jeunesse et la beauté peuvent s'allier à la misère, vivant dans cet égoût social, respirant ces miasmes démoralisateurs.

Depuis un instant déjà, ses doigts roidis avaient abandonné l'ouvrage qu'ils tenaient, sa tête allongée se penchait de plus en plus et de grosses larmes glissaient brûlantes sur ses joues amaigries, quand un mouvement qui se produisit

La Chambre d'alors, une Chambre pourrie, comme on l'appelaient, eut pourtant un acte de pudeur et refusa.

Mais le lendemain, Louis Bonaparte écrivit la lettre que vous savez : « Il n'y a que les nations dégénérées capables de marchander le dévouement de ceux qui les servent ! » Il avait de bonnes raisons pour savoir que la France était dégénérée !

Sous ce coup de cravache en pleine figure, la Chambre courba humblement la tête....., et la majorité de la nation fit semblant de ne pas entendre !

En présence de tant d'insolence d'un côté et de tant de lâcheté de l'autre, les débris épars de la démocratie bondirent de rage et furent sur le point de descendre dans la rue pour s'y faire écraser, aimant mieux mourir que de vivre avec cette honte au front.

On se réunit spontanément le soir même. On délibéra, et les résolutions les plus folles furent prises et abandonnées.

On n'avait pas d'armes....

On se tordit les mains avec désespoir et on se sépara en silence, avec un sourire nerveux sur les lèvres et de grosses larmes brûlantes dans les yeux.

Mais le sombre bandit qui nous avait infligé son mépris n'était qu'à moitié satisfait.

Quelques jours après, l'expédition du Mexique, entreprise de concert avec l'Angleterre et l'Espagne, entra dans une nouvelle phase. Tandis que ces deux dernières puissances se déclaraient satisfaites des réparations accordées par Juarez, le gouvernement de l'Empire soulevait de nouvelles difficultés qui n'étaient qu'un prétexte pour continuer cette guerre désastreuse, laquelle a coûté 60 mille hommes et 400 millions à la France !

C'était pour nous apprendre à vivre ! Nous lui avions refusé un million pour le complice de Doineau, il nous en prenait quatre cents !

On a beaucoup parlé des bons Jecker à propos de cette expédition. Nous croyons qu'on s'est trompé. Ces bons Jecker n'étaient qu'un pot-de-vin donné au Morny, et la question de favoriser la scission ou la dissolution de la grande République des Etats-Unis, alors fort compromise en apparence, n'a jamais été sérieusement avouée.

La véritable cause de cette guerre a donc été l'assouvissement de la haine de l'empereur. Il est impossible, sans cela, de lui trouver une explication plausible et raisonnable. Maximilien lui-même n'a été qu'un instrument, un motif pour continuer l'occupation ruineuse de ce vaste pays, et un gouffre de plus pour nos capitaux.

Et maintenant, qu'on se rappelle tout ce qui s'est passé depuis cette époque et qu'on en tire les conclusions ; on arrivera à saisir les fils de la machination qui a abouti à Sedan, machination ténébreuse et horrible comme celui qui l'a conçue.

Pendant les quatre dernières années qui viennent de s'écouler, le héros de Boulogne a été abreuvé d'amertume par les députés de l'opposition, par les journaux démocratiques et par les brochures de toutes sortes.

La Lanterne de Rochefort l'a ulcéré jusqu'à la moëlle des os, et les orateurs des réunions plébiscitaires et autres ont achevé de lui troubler la cervelle.

Il sentait partout monter le mépris du peuple, et il comprenait enfin qu'il ne pouvait plus qu'à grand-peine se maintenir sur son trône ébranlé, à moins d'écraser par un coup de foudre toute la partie énarque et d'écarter de ce peuple qui osait l'appeler publiquement l'homme du 2 Décembre.

C'est ici que le drame va s'accroître et s'éclaircir de vives lueurs.

Les preuves abondent et s'enchaînent avec une impitoyable logique.

Pierre LAGARGUILLE.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE

Dans son numéro de lundi dernier, le *Salut Public* reproduit, avec une satisfaction mal déguisée, un article de la *Gazette de Nîmes*, dans lequel il est dit que les Républicains de 1870 se font illusion lorsqu'ils prétendent être les fils de ceux de 1792, et quand ils pensent que la France se lèvera comme un seul homme contre les envahisseurs.

Nous répondons au *Salut Public* que cette illusion n'a jamais été la nôtre. Il ne faut pas être très-fort pour savoir que la grande majorité de la génération actuelle, élevée sur les genoux de l'Eglise et nourrie de la littérature abrutissante de l'Empire, manque de savoir, de patriotisme et même de courage. Il serait difficile de trouver parmi elle des Vergniaud, des Saint-Just, des Danton, des Kléber et des Marceau. Mais il ne faut pas encore en désespérer, et le danger pressant qui nous environne fera passer, de nécessité vaine. L'énormité des événements qui se succèdent avec une rapidité effrayante la tireront sans doute de sa léthargie, mûriront promptement sa raison et en feront des hommes.

Quant à ceux qui, par suite de l'éducation qu'ils ont reçue et du milieu où ils ont vécu, ont échappé à la contagion de cette époque d'immoralité et d'égoïsme, et sont devenus ou demeurés républicains ; quant à ces hommes indomptables qui ont confessé leur foi politique et combattu l'empire, sans peur, sans reproche, sans ambition et sans palinodies, ce n'est pas sans raisons qu'ils s'intitulent, non pas les fils de 92, mais de 93. Car vous avez

beau faire semblant de l'ignorer, dans cette révolution si souvent évoquée, c'est 93 qui fut véritablement grand et qui sauva la France.

Eh bien ! cette phalange sacrée d'irréconciliables, comme on les appelait naguère, on a bien soin de la tenir à l'écart.

Trop ardents pour les uns et trop tièdes pour les autres, personne ne veut plus d'eux. La réaction les traite de *montagnards* et les exploités de la partie ignorante du peuple, les dénonce sous le titre de *girondins*.

Girondins et montagnards tout à la fois, c'est vrai, ils le sont. Les enseignements de l'histoire leur ont démontré que la première révolution ne pouvait être sauvée que par l'accord et le concours de ces deux fractions du parti, et ils se sont appliqués à réunir, à s'assimiler leurs qualités si diverses et pourtant indispensables.

Donc, ces républicains peuvent avec orgueil revendiquer le titre de fils de 93 qu'on leur discute. Ils en possèdent tout le dévouement et toute la force. Les événements prouvent bientôt qu'ils en ont aussi la volonté et l'audace.

Ce n'est point une illusion. Hâtez-vous de sauver la République *sans eux*, ou bien ils essaieront de la sauver *malgré vous*.

En voyant la lenteur et les ménagements avec lesquels on procède aux mesures nécessaires à la défense nationale, on est tenté de croire que les hommes du gouvernement actuel doutent du succès de leurs efforts et se préparent une retraite avantageuse.

Quelques-uns d'entre eux se sont peut-être posés ce dilemme :

Ou nous triompherons en employant ces remèdes anodins, et alors, combien n'aurons nous pas beau jeu contre les inattendants qui nous poussent aux résolutions désespérées !

Ou nous serons vaincus, et dans ce cas nous pourrions nous faire auprès de l'empereur ou du roi qui nous sera imposé par la Prusse un mérite de notre inertie pour conserver nos fonctions....

Eh bien ! non, les choses ne se passeront pas ainsi. Nous vous sommes de voincre ou de mourir. En vous déléguant ses pouvoirs le peuple vous a permis de disposer de sa vie, et vous avez promis en échange de lui consacrer la vôtre.

Si vous ne l'avez pas compris de cette manière, je vous plains, et j'ai pitié du peuple que vous trahissez.

On nous dit que M. Gomot, secrétaire-général de la préfecture sous l'empire, dont nous avons parlé la semaine dernière, est un républicain dans toute l'acception du mot, un bon, un vrai, un sûr, et qu'il est aimé et estimé de tous ceux qui ont l'honneur et le plaisir de l'approcher !

Voilà qui tombe dans la farce.

S'il était républicain sous l'empire, il le trahissait ; s'il ne l'était pas, je trouve sa conversion trop prompte et trop radicale.

De plus, je me méfie singulièrement de ces hommes si estimés de *tous ceux qui les approchent*.

Il suffit pour cela d'un peu de dissimulation, de dehors meilleurs et bienveillants, stéréotypés sur le visage.

Ce ne sont pas là des vertus républicaines.

L'austère pas à quelque chose de rude et d'anguleux qui ne plaît pas si généralement et au premier abord.

Nous persistons donc dans nos conclusions premières en demandant le renvoi de M. Gomot et de tous les hommes qui se trouvent dans une situation semblable, c'est-à-dire qui ont été maintenus par la République dans les hautes fonctions qu'ils occupaient sous l'empire.

Tels hommes, tel gouvernement. Si vous changez le nom et laissez la chose, ce n'est vraiment pas la peine !

Deux mots encore sur la question des officiers prisonniers remis en liberté sur parole. Je m'étonne qu'il puisse se produire des sentiments différents à ce sujet.

Cet engagement me semble aussi respectable, aussi sacré que le billet à ordre d'un négociant ou le serment le plus solennel, et nul n'a le droit de se soustraire aux obligations qu'ils imposent.

Qu'est-ce donc que l'honneur et la probité, si ce n'est l'observation rigoureuse de certaines lois et l'accomplissement de ses promesses ?

Le serment politique a été aboli, il est vrai ; mais les serments civil et militaire ne le sont pas encore, et tant qu'ils existeront nous devons nous y soumettre dès que nous y avons souscrit.

Il faut discuter avant de promettre ou de jurer, et prendre garde de laisser s'introduire dans nos mœurs la casuistique hypocrite de la Compagnie de Jésus.

Ce qui est promis est dû. Mon aïeul l'a dit quand il était gouverneur de Barataria, et mon aïeul ne manquait pas de bon sens et de jugement.

Il l'a également que la grande science de la vie con-

sistait à être honnête, au risque d'être exploité par les fripons ; parce que la satisfaction intime d'une bonne conscience nous procure plus de bien que la perte de quelques écus ne peut nous causer de préjudice.

On doit mal dormir quand l'huissier a protesté notre billet, qu'on a manqué à sa parole ou violé son serment.

Ce sont de ces choses qui peuvent influer sur la vie entière d'un homme.

Voyez Louis Bonaparte !

C'est son serment de 1848 qui l'a perdu.

Il comprenait que tous les gens de cœur ne lui pardonneraient jamais cette trahison, et il lui coûtait peu d'en commettre de nouvelles ; ce qui explique peut-être une partie des fantaisies fantastiques de son gouvernement.

Notre conclusion, la voici :

Jurer est une faute, manquer à son serment est crime qui imprime sur celui qui le commet une flétrissure indélébile.

SANCHO PANÇA.

UNE ÉPREUVE

Le vieillard calme et droit s'avance au pied du trône....

Alors le roi lui dit : — Vous avez du penchant

A parler mal de tout, même de ma personne,

Et parfois, je le sais, votre trait est méchant !

Oui, je n'ai, selon vous, que l'esprit qu'on me donne !

Monarque de hasard, je vais toujours pêchant

De la gloire en eau trouble !... et puis je m'abandonne

A qui sait devant moi faire le chien couchant !...

Enfin, vous prétendez qu'en une heure, à ma place,

Au peuple vous feriez plus de bien efficace

Que moi-même en cent ans !... Est-ce la vérité ?

— Oui, sire. — Eh bien ! je vais un moment pour vous plaire

Vous confier le sceptre... Allons, qu'allez vous faire ?

— Je le prends et le brise avec la royauté ! —

P.-A. CHANOT.

On nous prie de publier la lettre suivante que le citoyen Denis Brack, directeur de l'*Excommunié* vient d'adresser à la *Décentralisation* en réponse à l'attaque dont il a été l'objet de la part de ce journal.

Caluire, 19 Octobre 1870

A M. le Rédacteur-Gérant de la DÉCENTRALISATION.

MONSIEUR,

J'avais été averti que d'ignobles calomnies circulaient contre moi, depuis quelques jours, à propos des fonctions que j'exerce actuellement dans l'ex-établissement des Ignorants situé à la commune de Caluire ; naturellement, quelques-unes sont allées se poser sur votre feuille....

Je fais rechercher les auteurs de ces calomnies anonymes ; si je ne les trouve pas, je m'adresserai aux journalistes qui ne craignent pas d'être de telles lâchetés.

En attendant, veuillez insérer dans votre prochain numéro ces quelques lignes de rectification.

Et d'abord, vous parlez de *précédentes informations* que vous avez déjà publiées... Quelles sont elles ? je l'ignore ; et sans l'obligance d'un ami qui vient de m'apporter votre feuille, je n'aurais pas connu votre indigne agression de ce jour... En vérité, comme votre journal est fort peu répandu, la loyauté la plus élémentaire vous impose l'obligation de l'adresser à toute personne que vous croyez devoir attaquer....

Il ne m'appartient pas, Monsieur, d'éclairer sous vos yeux la lutte qui s'est élevée entre le citoyen maire de Caluire et son conseil Municipal ; seulement, je me permets de vous affirmer que vous êtes fort mal renseigné sur ce point ; sur tous les autres, vous ne publiez que des mensonges.

Qu'entendez-vous dire en parlant d'*amateurs de volailles* à 1 fr. 25 et de porcs à 12, etc., qui étaient accourus samedi pour faire leurs acquisitions, mais ont eu à se retirer infiniment peu satisfaits?... Quelques ventes ont été faites d'urgence pour faire face aux frais quotidiens et indispensables de l'établissement, mais elles se sont opérées dans d'excellentes conditions et ne redoutent aucune vérification.

D'autre part, il est faux qu'on s'amuse dans ce vaste asile....

Il est faux qu'on y chante la *carmagnole* et le reste... qu'on y tape du piano avec rage....

Il est faux qu'oies et dindons y paraissent sur ma table... mais, on peut y voir le bœuf ou le mouton que je fais acheter pour tout le personnel de la maison, ainsi que le pain, le vin, etc.

« Dimanche, dites-vous, la ripaille a été complète avec les amis. »

On n'a jamais fait *ripaille* chez moi, Monsieur, et aujourd'hui moins que jamais. Dimanche, par exemple, je n'avais aucun convive, nous étions trois à table.

Vraiment, il est écœurant de descendre à une telle défense... honni soit qui nous y condamne !

Vous vous inquiétez de l'autorisation en vertu de laquelle j'occupe l'ex-établissement des Ignorants... Tranquillisez-



vous, cette autorisation a été signée et timbrée à l'Hôtel-de-Ville...

Il est vrai, je n'organise encore ici ni ambulance, ni école laïque; mais cela pourra venir, à moins qu'on n'y crée un hôtel pour les invalides du travail...

Pour le moment, la maison que vous appelez un *vaste asile* se transforme rapidement en une caserne de passage; toute la *Légion Garibaldienne de Lyon* y doit passer; aujourd'hui, environ quatre cents hommes y sont logés, et ce n'est qu'une avant-garde.

Libre à vous de me supposer beaucoup de loisirs!... quoi qu'il en soit, je saurais en trouver assez pour poursuivre, s'il le faut, mes calomnieux.

Les Ignorantins et leurs amis ont pu, un moment, troubler mon existence; mais, je ne souffrirais point qu'ils viennent baver sur mon honorabilité; s'ils essayent d'y mordre, ils s'y laisseront les dents, je vous le promets.

J'exige formellement l'insertion de cette rectification.

DENIS BRACK.

LE PETIT JOURNAL

On sait que M. Millaud, directeur du *Petit-Journal* est venu s'établir à Lyon pour y exploiter son industrie pendant tout le temps que durera le siège de Paris.

M. Millaud est un personnage habile, une espèce d'*impressario*, de cornac du journalisme, qui sans avoir besoin d'écrire un mot, — pas même au clair de la lune, — s'est fait, bon an mal an, un modeste revenu de trois ou quatre cent mille francs; beau denier vraiment! prélevé en grande partie sur le peuple crédule et gobe-mouche, avide de *faits divers* et de comptes-rendus de Cour d'Assises.

(Ici, j'ouvre une parenthèse pour prévenir le peuple que je ne le ménagerai pas plus que je ne ménage les rois, et qu'au risque de perdre ses bonnes grâces je ne mauquerai jamais l'occasion de lui faire entendre de rudes vérités. Maintenant qu'il est *souverain*, qu'il peut devenir puissant et heureux s'il sait le vouloir, il n'a plus aucun droit à mon indulgence d'autrefois.)

Maintenant continuons.

C'est en lisant le *Petit-Journal*, tout bourré d'anecdotes prises dans de vieux almanachs et enrichi des aventures fantastiques de Rocambole, que le peuple est demeuré étranger à tous les événements politiques importants qui se sont accomplis depuis cinq ou six années, et qu'il n'a pas même entendu le cri d'alarme tant de fois poussé par nous. Cette lecture débilitante et narcotique était devenue pour lui un besoin impérieux, et tandis que le canon prussien grondait à Sadova, et que notre gouvernement commettait la faute de laisser écraser l'Autriche, lui, ce pauvre peuple, impatient de connaître le sort du héros que Ponson du Terrail avait laissé la veille dans une situation si embarrassante, n'avait rien de plus pressé que de courir chercher son petit poison et de se l'ingurgiter lentement pour le faire durer; car le feuilleton était d'une maigreur extrême.

Il a fallu la catastrophe de Sedan pour le réveiller un peu, il ne l'est pas encore entièrement. Il continue de lire le *Petit-Journal* sans s'apercevoir qu'il subventionne un industriel sans convictions, au détriment des écrivains sérieux qui ne peuvent publier leurs pensées qu'au prix des plus douloureux sacrifices.

J'allais oublier de dire que si M. Millaud père n'a pas de convictions, son fils Albert en a de très-nettes. Ce jeune homme a publié, dans le *Figaro*, une série de satires en vers où tous les noms glorieux de la démocratie sont traînés dans la boue.

Je conseille à nos amis, pour toute représailles, de ne plus acheter le *Petit-Journal*.

J'aimerais autant leur voir prendre le *Courrier de Lyon*.

ARCHILOQUE.

Le citoyen P. A. Chanoz plus connu sous le nom de Pierre Lagarguille croit devoir porter à la connaissance du public qu'il n'existe aucune identité entre lui et le Chanoz membre d'une délégation lyonnaise envoyée dernièrement dans les départements du Midi et de l'Est.

Le citoyen P. A. Chanoz, dit Pierre Lagarguille, n'a pas quitté Lyon pendant une minute depuis le 4 Septembre dernier, et il ne veut pas plus usurper la gloire qu'endosser les erreurs de son homonyme. Il déclare tout particulièrement n'avoir pris aucune part, ni directe ni indirecte, aux attaques dirigées contre M. DUMAREST Préfet de l'Isère dont il est question en ce moment dans le *Journal Les droits de l'homme* de Montpellier.

P. A. CHANOZ (PIERRE LAGARGUILLE).

QUESTIONS INDISCRÈTES

Pourrait-on savoir quelles sont les raisons qui ont déterminé le gouvernement à se priver du concours des hommes mariés pour la défense nationale?

Il y a là une anomalie qui indignent tout le monde, excepté pourtant les citoyens qui jouissent de cette faveur, et leurs femmes qui en rient dans leur barbe.

On a appelé les jeunes gens de 20 à 25 ans, des enfants! et les anciens militaires de 25 à 35 ans, qui ont déjà payé une fois leur dette de sang, ce qui est une injustice criante et ne devrait avoir lieu que dans le cas d'une levée en masse.

Est-ce parce que la plupart des célibataires n'ont pas de famille, ne possèdent ni propriété, ni industrie et n'ont par conséquent, rien à prendre, qu'on a fait cette distinction?

Mais on n'a pas songé que le citoyen marié, qui est riche ou chef d'un établissement quelconque, est d'autant plus tenu de concourir à la défense du pays, qu'il s'agit de ses propres intérêts.

Celui qui n'a rien à perdre n'a rien à gagner.

On a donc fait le contraire de ce qui est logique.

Qu'on y remédie immédiatement en appelant au service actif tous les hommes valides, mariés ou non.

Si on m'objecte qu'il se trouve beaucoup de citoyens mariés qui sont pauvres ou dans une position précaire, je répondrai qu'en ce cas l'Etat doit pourvoir aux besoins de sa famille, ou bien n'exonérer qu'eux. Mais les citoyens aisés ou riches ne peuvent nous opposer aucune raison valable, aucun argument sérieux pour se dispenser de prendre les armes.

La Prusse n'a pas de ces égards et de ces tâtonnements. Chez elle le prince et le roturier, le riche et le pauvre, le jeune et le vieux, mariés ou célibataires, tous sont soldats.

N'admettez pas ce principe, si vous voulez; mais appliquez-le momentanément et jusqu'à la fin de la crise épouvantable que nous traversons.

Est-il vrai que notre Conseil municipal, dans sa séance de lundi dernier, ait délibéré pendant près de deux heures sur le prix et l'emploi du foin provenant de la propriété Levernay?

Passer son temps à de telles puérilités, au moment où l'ennemi ravage nos contrées, nous semble quelque chose de si fabuleux, que nous n'avons pas voulu y croire.

Deux heures perdues à propos de quelques bottes de foin!

— Ils eussent peut-être mis moins de temps à les manger, s'est écrié avec indignation le citoyen qui nous a rapporté ce fait, et ils en sont vraiment bien dignes!

Un communiqué, s'il vous plaît! car nous serions bien fâchés d'être dans la nécessité de partager l'opinion de notre interlocuteur.

L'APPRENTI.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Tours, 19 octobre, soir.

M. Gambetta revient aujourd'hui à Tours. Un conseil de gouvernement sera tenu immédiatement.

Le nonce est attendu à Tours.

M. Thiers est attendu vendredi.

Vendôme, 19 octobre.

Châteaudun a été pris hier soir après avoir soutenu le siège de midi jusqu'à dix heures. La ville a été défendue par 900 francs-tireurs avec la garde nationale, qui ont disputé héroïquement le terrain pied à pied à 6 à 8,000 Prussiens avec une forte artillerie. Les défenseurs, décimés par le feu, ont effectué leur retraite en bon ordre.

Florence, 19 octobre, soir.

Un décret promulgue, pour la province de Rome, la loi électorale.

Le nombre des députés sera de 14.

Le roi ira vendredi à Gallarate pour assister aux manœuvres.

On assure que presque toutes les puissances ont manifesté au Vatican l'opinion que le pape ne doit pas quitter Rome.

On dément, de bonne source, un échange de communications entre l'Italie et les autres cabinets relativement à une candidature au trône d'Espagne.

Le gouvernement espagnol en ayant pris l'initiative, est la seule puissance qui, pour le moment, entrera en communication avec les autres gouvernements à ce sujet.

Dijon, 19 octobre.

L'avant-garde des Prussiens est entrée hier soir à Gray.

Nous nous apprêtons ici à les bien recevoir, mais que Lyon ne s'endorme pas dans une fausse sécurité.

Bâle, 19 octobre.

Garibaldi a été reçu avec enthousiasme à Belfort. Gambetta est arrivé dans les Vosges pour organiser la résistance au passage des Prussiens sur Lyon. A Neuf-Brisach, une sortie des Français a été repoussée. Le bombardement est poussé avec fureur.

Une nouvelle de source allemande annonce que Bazaine aurait percé les lignes allemandes.

Florence, 19 octobre.

Le bruit que la Prusse aurait fait des remontrances au gouvernement italien, par suite du départ de Garibaldi pour la France, est absolument controuvé.

La Prusse reconnaît que le gouvernement italien continue à maintenir une stricte neutralité.

L'*Observatore romano* déclare de pure invention la nouvelle annonçant comme probable le départ du pape pour Innsbruck.

Le même journal dit que la santé du pape est bonne.

Dépêche adressée au Ministère.

Vendôme, 18 octobre, soir.

Châteaudun est canonné depuis une heure après midi. L'incendie a éclaté sur plusieurs endroits. La ville tient encore.

Des cavaliers prussiens ont été vus près de Cloyes, qui est décidé à se défendre.

DERNIÈRES NOUVELLES

Rouen, 20 octobre.

Un numéro du *Journal officiel* de Paris, du 18, parvenu ici, publie une réponse de Jules Favre à la circulaire de Bismarck sur l'entrevue de Ferrières. Il est bon, dit-il, que la France sache jusqu'où va l'ambition de la Prusse: elle ne s'arrête pas à la conquête de deux de nos provinces, elle poursuit froidement l'œuvre systématique de notre anéantissement.

La France n'a pas d'illusion à conserver; il s'agit pour elle d'être ou de ne pas être; en lui proposant la paix au prix de trois départements, on lui offrait le déshonneur; elle l'a repoussé. On prétend la punir par la mort. Voilà la situation. J'aime mieux nos souffrances, nos périls, nos sacrifices que l'inflexible et coupable ambition de notre ennemi.

La France fut-elle vaincue, qu'elle resterait encore si grande dans le malheur, qu'elle demeurerait un objet d'admiration et de sympathie pour le monde entier. La France avait peut-être besoin de cette épreuve suprême, elle en sortira transfigurée.

PETITE CORRESPONDANCE

J. F. Depuis quand connaissez-vous cet homme pour prendre si chaudement sa défense? Depuis le 4 septembre? Ce n'est pas assez. Avant le 4 septembre? C'est trop.

D. B. Et mon manuscrit, malheureux? Je gage que vous l'avez égaré? Ah! que je vous reconnais bien là! Mais je ne vous tiens pas quitte et il me le faut à tout prix. Cherchez donc bien.

BRUTUS. Ne vous inquiétez donc pas mal à propos, vous savez si j'ai craint de parler sous le régime déchu, et vous voulez que je me taise aujourd'hui!

ALBIN. Travaillez, travaillez, mon cher, car votre article sent les bancs de l'école. Des idées en peu de mots, beaucoup d'idées. Vous y arriverez si vous le voulez; vous avez l'étoffe.

REMEMBER. Vous voulez rire! si la République ne triomphait pas on n'aurait nullement besoin de nous bannir..... car nous serions morts.

ROYANNEZ à Toulouse. Salut fraternel à mon ancien collaborateur. J'apprends que Leballeur, malade, est auprès de vous; dites lui bien que je l'aime et que je n'ai pas démerité. Qu'il se guérisse vite et reprenne sa place de combat.

LUCAS. Laissez donc vendre ces bibelots. Ce n'est pas par la force qu'il faut réduire le fanatisme, c'est par la raison.

LOUIS GUILLOR. On attend toujours votre copie avec impatience. Ne soyez donc pas si paresseux.

A. R. La question religieuse aura son tour quand les Prussiens seront écrasés. Alors nous vous ferons des surprises. Nous tuerons le mensonge..... ou il nous tuera.

F. C. Croix-Rousse. *Quia nominor leo*..... parce que je ne sers pas un gouvernement que je hais et ne veux pas être servi, celui que j'aime.

LUCIOLE. Vous connaissez ma devise: *Vitam impendere vero*. Je l'ai adoptée à la suite d'une lettre reçue de George Sand; mais j'ignorais alors qu'elle avait été portée avant moi par Marat et J. J. Rousseau!

G. B. Ne me huez pas, je vous en prie, du renvoi de votre indéchiffrable travail, et donnez moi au plus vite quelques unes de ces piquantes critiques que vous savez si bien écrire, et dont vos livres modestes sont farcis. Diable boîtes que vous êtes, ne soulèverez-vous pas, en faveur de l'*Antechrist*, quelques uns des riches toits de Lyon pour montrer à nos yeux ébahis les plaies horribles qu'ils recouvrent? O mon cher savant, ne souffrez pas que les ignorants seuls s'emparent de la presse!

Colonel FERRER. Venez nous serrer la main avant de partir.

ANNONCES

Cent et un Sonnets, par P. A. CHANOZ, 1f. 25.
Satires, par PIERRE LAGARGUILLE, 40.

Le gérant: J. B. MINGAT.

Lyon. — Imprimerie E. Rougier.